

La Biennale de Venise ouvre notre vision du monde

À savoir

Quoi : la Biennale de Venise.

Où : à Venise, aux Giardini (calle Giazzo) à l'Arsenale (Camiello Tana) et un peu partout dans la ville.

Quand : jusqu'au 24 novembre, fermé le lundi.

■ La 58^e Biennale de Venise, avec 80 artistes invités, pose un regard acéré, politique et parfois très poétique, sur une humanité en crise.

■ Du côté des pavillons nationaux, la Belgique, avec Jos de Gruyter et Harald Thys, impressionne.

Guy Duplat
Envoyé spécial à Venise

Un geste très politique place d'emblée cette 58^e Biennale de Venise dans l'actualité tragique du monde. Sur le quai de l'Arsenale, au milieu du parcours de l'exposition phare du commissaire Ralph Rugoff, a été posé le grand bateau de bois dans lequel moururent le 18 avril 2015, au large de Lampedusa, un millier de migrants venus de Libye. L'épave, récupérée et amenée là par l'artiste suisse Christoph Büchel, surgit comme un monument appelé *Barca Nostra*, à ces victimes et un rappel de nos propres impuissances à les sauver.

Si, longtemps, la Biennale était l'occasion pour le monde de prendre le pouls du meilleur de l'art contemporain, et si cela reste vrai, c'est aujourd'hui l'art qui vient prendre le pouls d'un monde en crise grave. Et les constats des artistes sont amers même s'ils apportent aussi la beauté, l'utopie et la poésie.

L'Américain Ralph Rugoff est l'excellent directeur de la Hayward Gallery à Londres et dirigea une belle Biennale de Lyon en 2015. Pour Venise, il a sillonné le globe et sélectionné 80 artistes, tous encore vivants, venus des cinq continents avec une présence particulière aux Africains et aux Afro-descendants d'Europe et des États-Unis.

En dehors des 90 pavillons nationaux (nous y reviendrons dans nos prochaines éditions), le commissaire se charge des deux expositions pha-

res, l'une à l'Arsenale (A) et l'autre dans le pavillon italien des Giardini (B). Il innove en présentant tout autrement les 80 mêmes artistes dans les deux, avec parfois des œuvres très différentes.

Il le fait pour, dit-il, ouvrir le débat, échapper aux simplismes "à la Trump" des réseaux sociaux qui entretiennent l'idée factice d'un débat alors qu'ils ne regroupent finalement que des gens du même avis qui vous confirment dans ce que vous croyez déjà.

En proposant deux parcours avec les mêmes artistes, il veut réintroduire le doute, la réflexion. Il cite l'écrivain James Baldwin qui disait : "Les artistes sont là pour perturber la paix." Si on se fait un jugement après la proposition A, on peut totalement en changer après la B !

Il a pris comme slogan de la Biennale "May you live in interesting times" ("Puissiez-vous vivre une époque intéressante").

Ciudad Juarez

La vision sur le monde, de beaucoup d'artistes est très noire : dès le début à l'Arsenale, Christian Marclay a rassemblé dans une vidéo labyrinthe des images de toutes les guerres. La Mexicaine Teresa Margolles a amené des vitrines de Ciudad Juarez portant des affiches de femmes tuées par les narcotraficants. L'Allemande Alexandra Bircken donne même une vision de ce que serait la fin de l'humanité avec une quarantaine de figures humaines noires en latex pendues à d'immenses échelles et à la

charpente. Les Chinois Sun Yuan et Peng Yu symbolisent la violence du monde par deux œuvres choes: le trône de marbre de Lincoln que vient frapper un fouet cinglant et un énorme robot qui nettoie le sang.

De nombreux artistes évoquent les menaces écologiques et environnementales, jusqu'à montrer, avec beaucoup de beauté, un monde sans plus d'humains comme dans le diorama de Dominique Gonzalez-Foerster, le diable en hologramme de Cyprien Gaillard, le paysage de plaques métalliques dans une vitrine de Liu Wei ou les formes organiques inquiétantes comme des

bacilles d'Anicka Yi. D'autres artistes évoquent un transhumanisme glaçant. Bref, comme le montre le gigantesque train d'atterrissage posé à l'envers par Yin Xiuzhen, le monde marche sur sa tête.

Plus que le chaos du monde, les artistes évoquent la "*modernité liquide*" dont parlait le sociologue polonais Zygmunt Bauman en évoquant une postmodernité régie par l'immédiateté, la communication totale mais sans sens, qui a cassé les liens, basée sur l'individualisme et le changement permanent. Une sorte de déliquescence sociale et idéologique qui répond à l'extension politico-économique du néolibéralisme.

Face à cela, les artistes apportent des réponses par l'art, créant des espaces pour l'utopie, la beauté, la poésie. Shilpa Gupta a posé cent lutrins sous cent micros. En se promenant dans cette forêt, on entend les textes de 100 poètes qui furent emprisonnés jadis et aujourd'hui pour des raisons politiques. La photographe japonaise Mari Katayma a transformé son corps mutilé en dou-

ceur infinie. Danh Vo convoque subtilement les références du passé.

Super Zanele Muholi

Un des points marquants de cette Biennale est l'accent mis sur de formidables artistes africains ou afro-descendants. La Sud-Africaine Zanele Muholi qui se présente comme une activiste visuelle pour les droits des minorités, expose dans tout l'Arsenale et les Giardini ses magnifiques et immenses portraits. Elle aura l'an prochain une expo à la Tate Modern. Les grandes peintures d'Henry Taylor, Michael Armitage, Julie Mehretu et Njideka Akunyili Crosby (révélation de la Biennale), évoquant souvent la non-visibilité et les combats des Noirs, ont une force et une poésie remarquables.

La seule Belge choisie par Rugoff est d'ailleurs d'origine nigériane. Otobong Nkanga a réalisé une longue sculpture, comme une ligne en zigzag, en verre avec des veines colorées. Très belle visuellement, elle aboutit à un portrait de Zanele Muholi. Elle exprime les "veines" de l'Afrique et de l'Amérique latine si longtemps saignées par le (néo) colonialisme.

Autre signe révélateur (nous y reviendrons): le plus beau pavillon national est sans doute celui du Ghana, dans l'Arsenale, pays présent pourtant pour la première fois.

À côté du renouveau de la peinture, on peut aussi découvrir celui de la sculpture avec les fortes œuvres de Carol Bove, Jean-Luc Moulène ou Nicole Eisenman.

Une Biennale d'art qui réussit bien son rôle de poser des questions, d'ouvrir de nouvelles pistes, de nous maintenir en éveil et en rêves, vivants.

Le monde angoissant d'Harald Thys et Jos de Gruyter

Le pavillon belge occupé cette année par la Communauté française fait forte impression avec l'exposition *Mondo Cane* de Jos de Gruyter et Harald Thys, avec la commissaire Anne-Claire Schmitz. Il s'inscrit bien dans l'esprit de cette Biennale.

À première vue, tout semble calme dans le beau pavillon Art Déco. On s'étonne de voir, au centre, des figures de métiers disparus, comme si on était dans un musée folklorique bien éloigné de l'art contemporain: un sonneur de cloches, un rémouleur, un piz-zaïolo...

Mais vite, l'inquiétude monte. Ces figures sont animées et bougent lentement. On semble plongé dans un de ces zoos humains de sinistre mémoire où on montrait des individus venus du Congo, comme des animaux. Les visiteurs tournent autour de ces personnages. Symbolisent-ils l'avenir de l'Europe, notre avenir, quand elle ne sera plus qu'un parc d'attractions pour touristes chinois? Thys et de Gruyter ne commentent pas leur œuvre plus avant, mais on sait qu'ils mêlent toujours cruauté et humour.

Le plus angoissant du pavillon ce sont les grilles blanches, comme celles des prisons et des frontiè-

res, qui bouchent totalement le passage vers les alcôves annexes. Un rappel, disent-ils, des grilles que Trump plaça face aux enfants des migrants mexicains. On ne sait si ces grilles nous protègent des personnages inquiétants qu'on voit s'animer derrière, ou si ce n'est pas nous qui sommes enfermés dans nos peurs et nos préjugés.

Un guide du visiteur décrit longuement chaque personnage, raconte leur histoire et souvent on découvre, derrière la grimace ou le visage blanc, que ces poupées avec leurs mouvements et bruits bizarres, sont des criminels dangereux. *"C'est un monde du repli sur soi, de la peur, de l'autisme"*, commente Anne-Claire Schmitz qui dirige La Loge à Bruxelles. Les lents mouvements de ces poupées automates ne disent pas moins

que l'agitation sans fin du monde qui, à force de communiquer sans cesse, ne dit plus rien.

Thys et de Gruyter, poètes de l'absurde, imaginent que ces poupées, la nuit, quand les visiteurs sont partis, se mettent à discuter entre elles, et forment alors, enfin, une de ces communautés que la société actuelle a tuées à coups d'individualisme.

Mondo Cane

La création de Jos de Gruyter et Harald Thys pour le pavillon belge.